

Novembre

Christiane Lahaie

Number 110, Fall 2006

Compassion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14208ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lahaie, C. (2006). Novembre. *Moebius*, (110), 65–70.

CHRISTIANE LAHAIE

Novembre

À Limoges en novembre, tous les matins sont gris. On se lève, on se verse un café. Les biscottes ont un goût de cendre et la pluie martèle les carreaux. Dans la chambre de la petite, des jouets s'entassent pêle-mêle. Catherine ne viendra pas cette semaine. Son père l'a emmenée à Toulouse où il fait plus doux.

J'étire mes traits vers l'arrière. Tout retombe. Pourtant, je ne suis pas si vieille. Je pose le fard à joues sur la commode. Range le rouge à lèvres dans mon sac. La radio crache son déluge de chagrins. Une crise du pétrole à l'horizon. Un génocide en cours. Un faux pas du ministre des Relations internationales. Des morts et d'innombrables âmes en déperdition. J'appuie sur le petit bouton qui la fait taire. Pas question que je reste enfermée ici. Même si le vent souffle. Même si le jour stagne entre deux mauvaises nouvelles.

La porte grince un peu sur ses gonds. C'est l'humidité et le froid. Je serre mon col un peu plus. Le bus tarde à peine. Je monte dedans. Tout au fond, une dame rabougrie me toise. Je ne dis rien. Le poinçon perfore ma petite carte avec un bruit de métal coincé. Le plancher tangué tandis que je m'assieds, saoule de tant d'ennui.

J'irai voir les vitrines de porcelaine ou les étals du marché. À moins que je ne choisisse la médiathèque. Non. Pas ça. Ça fait trop savant. Je n'ai pas envie de réfléchir, ni de m'apitoyer. Les boutiques, peut-être ? Non plus. J'ai déjà trop dépensé. Le nouveau ciré de Catherine.

Les bottes rouges pour aller avec. Et le parapluie, démantibulé au bout de trois jours de jeu dans la cour d'école. Je n'ai même pas eu la force de la gronder.

Le bus s'arrête. Une foule s'apprête à y monter, alors je me précipite vers la sortie. Une bourrasque me fouette le visage, soulève ma jupe que je rattrape. Trop tard. Un jeune homme a eu le temps de voir une échelle courir le long de ma cuisse. Tant pis pour lui. Il n'avait qu'à regarder ailleurs.

Je marche droit. On me bouscule et je bouscule en retour. C'est la seule manière de survivre. Tu m'emmerdes ; je t'emmerde. Une enfant a détourné les yeux. Je lui ai fait peur, je crois. C'est ma moue des tempêtes. Ma moue des jours perdus. Je ferais mieux de lire les panneaux-réclame. Tant de corps nus exposés pour vendre n'importe quoi. Tant de hanches, de torsos et de seins. Tant de guillotins.

— Un petit geste, ma bonne dame ?

Une main entre dans mon champ de vision. Je m'écarte. Accélère le pas. L'inconnu me crie quelque chose. Je n'entends qu'à moitié. Qu'il fasse la queue à la soupe populaire. Je paie pour ça. Pour lui et pour tant d'autres. Il me suit. Il continue de vociférer. Il insiste tant que je me mets à courir. Quelques coins de rues suffisent à me débarrasser de lui. Je presse moins le pas, puis je me remets à déambuler. Je passe par une ruelle qui débouche sur l'aquarium municipal.

Des poissons. Qui a envie d'aller converser avec des poissons par une journée pareille ? Je m'arrête. Je me dis : moi, peut-être. Et j'entre.

Il n'y a pas de vestiaire, alors je prends mon imper sur mon bras. Il est glacé, usé et très laid. Je l'ai acheté quand le vert était à la mode. Il y a de ça quinze ans. Le préposé à la caisse a du charme. Et la chevelure en bataille.

— Vous verrez, nos pensionnaires sont très gentils.

Je crois que je lui souris. À cause des cheveux, pas de la blague. Je jette un coup d'œil derrière mon épaule. Personne en vue. Tant mieux. Je serai tranquille. Pas de hordes de garçons déchaînés. Pas de discours sur les vertus des oméga-3, ni de larmes versées sur le dos des blancs.

Je m'avance sur la passerelle et je défile devant les piranhas. Ils paraissent énormes et sombres. Ils ont des gueules d'enterrement, capables de vous broyer les doigts. Plus loin, une limule se débat. On dirait que des milliers de parasites lui grattent le dos sous sa carapace. Ça me donne des démangeaisons jusque sous les pieds. Non, pas aujourd'hui. Pas maintenant.

Je préfère m'attarder devant une grande vitrine de poissons tropicaux. Des bleu azur, des jaunes et des zébrés. Ils dansent un curieux ballet, tantôt de face, tantôt de profil. Leur synchronisme m'étonne. M'hypnotise. On dirait qu'ils savent compter. Je me demande ce qu'ils voient, de leur côté de la vitre. Je me demande s'ils voient les cernes sous mes yeux. Les dents serrées derrière mon semblant de sourire. La veine saillante, sur mon front. Elle a surgi quand Catherine a eu ce stupide accident. Son père me le reproche depuis. Ça ne rate pas. Chaque fois qu'il vient chercher ma fille ou qu'il me la rend. Il a un nouvel imper, lui. Et signé, en plus. Il a encore ses belles mains, ses ongles luisants comme des griffes de glace. Il a changé sa coupe de cheveux. Ça le rajeunit de dix ans. Il le faut bien, maintenant qu'il enseigne à des midinettes.

Les poissons se sont arrêtés. Ils sont tous de face. On jurerait que la pression de l'eau a aplati leurs flancs. Je dois leur ressembler pour qu'ils s'intéressent tant à moi. Je me détourne et je m'éloigne. J'ai déjà assez de juges comme ça.

Je m'immobilise devant une vitrine découpée en dizaines d'écrins. À l'intérieur, de minuscules poissons flottent. On dirait du jaspé, du lapis-lazuli, du grenat. Je les admire longtemps. Je consulte la notice. Une liste de noms imprononçables. Je ne retiens que le mot bijou. Avec un x. Comme hibou, genou, joujou et pou.

Des poux, Catherine en a eu l'an dernier. Juste avant l'accident. J'ai dû lui faire raser la tignasse. Elle hurlait à la mort. Tout le monde fronçait les sourcils. C'était comme si je l'avais martyrisée. Le coiffeur a été patient. Ça m'a coûté un gros pourboire, une glace au chocolat et un séjour prolongé chez mamie.

C'est devant le poisson-ballon que je me détends enfin. J'ai toujours les épaules relevées. Ou le cou enfon-

cé, c'est selon. Tout le monde me dit d'arrêter. De respirer profondément. De compter les moutons. Rien à faire. Je ne dors pas tellement. Et le yoga me donne mal au dos. Comment voulez-vous avoir les mains manucurées, les jambes lisses et les cheveux ondulés si, par-dessus le marché, il faut passer une heure par jour à oublier qu'on a un corps ? Et un corps de quarante ans avec ça ?

Les écailles du poisson-ballon m'éblouissent tant elles brillent. C'est jaune citron et ça ressemble à du cuir. On dirait vraiment un ballon de football. De foot américain, en fait. Allongé et rond à la fois. Je me penche pour mieux le voir.

Tout à coup, je ne sais pas pourquoi, le poisson se met à s'énerver. Il agite ses nageoires et se gonfle. Il avale de l'eau. Il avale de l'air. Il avale, encore et encore. Et il gonfle, là, sous mes yeux. Je ne respire plus. Je halète plutôt. Au même rythme que lui. Mais lui gonfle. Il enfle, il enfle. C'est épouvantable. Il est en train de devenir tout rond. Rond comme un ballon. Et jaune, si jaune. Il paraît presque fluorescent. Je me demande si je dois appeler le préposé à la rescousse. Mais je reste là. Pour lui. Pour le petit poisson devenu gros qui avale de l'eau et de l'air et je ne sais plus quoi faire.

— Ça va, je suis là, ça va. Calme-toi.

J'ignore pourquoi je lui adresse la parole. Je me demande si c'est moi qui l'ai effrayé. Si ma silhouette le fait paniquer ainsi. J'écarquille les yeux. Mon cœur bat fort et je n'en reviens pas. Il est si rond. Si rond. Je ne vois plus qu'une sphère vivante qui me regarde. Des yeux révulsés qui me fixent. Une mince bouche cherche encore l'air. Réclame encore de l'eau. Encore, encore. Il faut avaler, avaler, avaler.

— Arrête, ça suffit ! Tu vas mourir, tu vas mourir si tu continues comme ça !

Alors, comme s'il m'avait entendue, il se met à dégonfler. Lentement. Très lentement. Il reprend sa forme oblongue. Ses nageoires se détendent. La bouche laisse échapper plein de grosses bulles inquiètes.

Ça va mieux. Je me remets à respirer. On dirait que quelque chose s'est brisé, là, entre mes côtes. Je déglutis.

Péniblement. J'ai un goût de bile sur la langue. J'avale encore. Ma gorge se serre. Je crois que je vais pleurer.

Le poisson est redevenu poisson. Ma montre indique 15 h 30. Tout va bien. La Terre a recommencé à tourner.

Je me penche sur la notice ; je lis pour me distraire. Pour tout oublier. Ici et tout de suite. *Le poisson-ballon, quand il se sent menacé, avale air et eau. Il peut atteindre plusieurs fois son volume initial.*

Quand il se sent menacé.

J'observe l'animal. Il évolue, calme, entre les algues et les coraux. Comme si de rien n'était. On dirait qu'il m'a joué la comédie. Sale petit manipulateur. Tu m'as bien eue. Je me détourne. J'en ai assez vu. En tout cas, assez pour aujourd'hui.

Avant de sortir, je demande au préposé si ça lui arrive souvent, à ce monstre, de se gonfler et de se dégonfler telle une baudruche. Je lui dis que j'ai eu une peur bleue.

— Ah non, c'est très rare ! Vous auriez dû m'appeler. Je ne l'ai jamais vu faire ça, moi. Vous en avez, de la chance. Mais y faut pas s'en faire. C'est naturel, chez lui, de se protéger...

De la chance. Moi, j'ai de la chance. Le préposé me sourit une seconde fois. C'est trop. J'avale ma salive. Moi, je ne sais pas me protéger. Mes larmes ont retraits sous mes paupières, mais il s'en faudrait de si peu pour qu'elles ressurgissent. Rentrer. Mieux vaut rentrer, regarder la télé ou feuilleter des revues.

Dehors, le temps n'a pas changé. L'inconnu n'a pas attendu non plus. Domage. J'aurais bien trouvé quelques pièces à lui donner. Je lui aurais dit que, pas plus tard que tout à l'heure, j'ai vu toute la détresse du monde dans les yeux d'un poisson. Je suppose qu'il aurait ri de moi. Ou qu'il se serait fâché.

Je passe devant la boutique d'un cordonnier. Dans la vitre, une femme amaigrie me regarde. Elle me ressemble tant. Dans son regard, il y a ma peur. Ma peur et tant d'autres choses que je ne pourrai jamais cacher. Je soupire. Ça fait bien cent fois que je soupire depuis ce matin.

À ma gauche, un bus longe le trottoir avant de s'arrêter. La pluie redouble d'intensité. J'enfonce la main dans ma poche. Ma carte d'accès est périmée. Tant pis. J'en

achèterai une autre demain. Je fais signe au chauffeur qu'il peut repartir. Et demain, je trouverai un nouveau ciré. Un ciré jaune qui gonflera au vent.

Et puis, ça fera joli, un peu de jaune dans le paysage.